

Littérature
et Engagement
de Pascal à Sartre

Du même auteur

Pierre Mertens, la littérature malgré tout
(*co-direction avec Danièle Bajomée*)
Bruxelles, Complexe, 1998

... Sans trop de pudeur
Correspondance 1938-1950
de Georges Simenon et André Gide
(*édition et notes*)
Omnibus, « Carnets », 1999

Romans
de Georges Simenon
(*édition et notes avec Jacques Dubois*) (2 vol.)
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003

Histoire de la littérature belge francophone
(1830-2000)
(*co-direction avec Jean-Pierre Bertrand,
Michel Biron et Rainier Grutman*)
Fayard, « Littératures étrangères », 2003

La Littérature belge
Précis d'histoire sociale
(*avec Jean-Marie Klinkenberg*)
Bruxelles, Labor, « Espace Nord repères », 2005

Les Obsessions du voyageur
(*choix des textes et commentaires*)
« La Quinzaine littéraire » – Louis Vuitton, « Voyager
avec... », 2008

Pedigree et autres romans
de Georges Simenon
(*édition et notes avec Jacques Dubois*)
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009

Benoît Denis

Littérature
et Engagement

de Pascal à Sartre

Éditions du Seuil

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
POINTS ESSAIS SÉRIE « LETTRES »
DIRIGÉE PAR JACQUES DUBOIS

ISBN 978-2-02-128422-5

© Éditions du Seuil, février 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Anne, qui sait pourquoi,
et à Pierre, qui saura un jour.*

C'est donc ici que notre enquête doit commencer, dans ce moment où les écrivains (...), définis et rassemblés par les opinions qu'ils professent, les mots d'ordre qu'ils défendent, les manifestes qu'ils signent, les congrès auxquels ils assistent et les revues dans lesquelles ils écrivent, *s'effacent pourtant devant leur œuvre*, imposent le silence à leur personne et laissent apparaître derrière eux la littérature dans sa solitude et son énigme, debout sous le regard véritable de l'Histoire.

Roland Barthes

Présentation

Il sera donc question ici de l'*engagement* en littérature. Le terme et toutes les formules qui en dérivent (« littérature engagée », « écrivain engagé », voire même le pléonasme « intellectuel engagé ») sont suffisamment divulgués dans le discours littéraire pour renvoyer sans peine à un phénomène relativement circonscrit, et cela même si ce phénomène est par ailleurs objet de controverses répétées. En gros, chacun sait que l'expression « littérature engagée » désigne une pratique littéraire associée étroitement à la politique, aux débats qu'elle génère et aux combats qu'elle implique (un écrivain engagé, ce serait somme toute un auteur qui « fait de la politique » dans ses livres). Chacun situe également le cadre historique de l'engagement littéraire et en identifie les acteurs principaux : il s'est développé de part et d'autre de la Seconde Guerre, est souvent associé à l'essor du communisme, dont beaucoup d'écrivains furent les « compagnons de route », et trouve en Jean-Paul Sartre sa figure de proue.

Cela posé, on constate pourtant que la notion d'engagement a subi une usure importante, que ses arêtes les plus vives se sont émoussées et qu'elle est devenue une idée floue et passe-partout, renvoyant indistinctement à la vision du monde d'un auteur, aux idées générales qui traversent son œuvre ou même à la fonction qu'il assigne à la littérature. Il n'est pas rare de lire ainsi un

critique sondant l'« engagement de X » ou dissertant de la « littérature engagée selon Y », tous auteurs dont on sait par ailleurs que la politique n'affleure nulle part dans leur œuvre : le paradoxe que le commentateur explore alors avec sérieux – et non sans raison sans doute – serait que le refus de l'engagement est encore une forme d'engagement, peut-être la plus authentique... On voit ainsi se dessiner un horizon de réflexion et de discours qui tout à la fois réfute l'engagement tel que défini sommairement précédemment, et qui continue pourtant d'interroger la notion. Ce qui revient à dire que, même si l'on refuse de voir la littérature « se mêler » de politique, on ne renonce pas pour la cause à vouloir déterminer la portée d'une œuvre, ses enjeux idéologiques et intellectuels, ou son importance pour la société présente... Toutes choses que la notion d'engagement permet fort opportunément de rassembler sous une dénomination commode et très souple. Il est vrai d'ailleurs, et les adeptes les plus radicaux de l'engagement l'ont reconnu sans difficulté, que toute œuvre littéraire est à quelque degré engagée, au sens où elle propose une certaine vision du monde et qu'elle donne forme et sens au réel. Et il est tout aussi exact qu'il n'y a pas d'écrivain qui, consciemment ou inconsciemment, n'attribue à son entreprise une certaine finalité. Envisagé sous cet angle cependant, l'engagement se dissout : il est partout et nulle part, et devient le propre de toute littérature.

On pourrait, de la même manière, remonter dans le temps et, sans prendre trop de précaution, faire d'Agrippa d'Aubigné ou de Voltaire d'authentiques écrivains engagés. De même que le *Tartuffe* de Molière ou les fables de La Fontaine, considérés sous un certain angle, peuvent apparaître comme des œuvres engagées. Et ici encore, il est indéniable qu'il a toujours existé une littérature de combat, soucieuse de prendre part aux

controverses politiques ou religieuses : le théâtre d'Aristophane ou les *Catilinaires* de Cicéron, *Les Provinciales* de Pascal ou les discours de Bossuet, la poésie célébrant la gloire de Louis XIV ou les *Lettres persanes* de Montesquieu, tout cela représente en effet une littérature en prise directe sur le politique. Pareillement, le pouvoir s'est toujours soucié des écrivains et de leurs œuvres : depuis les réflexions de Platon dans *La République* sur la place des poètes dans la Cité jusqu'à la façon dont le pouvoir royal organise l'édition et la censure au XVIII^e siècle, tout indique que la littérature n'a jamais été un objet neutre et indifférent en termes politiques.

Pourtant, quel intérêt y a-t-il à unifier sous une même appellation des phénomènes aussi divers dans leur réalisation et à ce point disparates dans le temps ? Que gagne-t-on à amalgamer des écrivains et des œuvres qui n'ont en réalité que si peu de rapports entre eux ? Rien, sinon de dissoudre à nouveau la notion d'engagement pour en faire une des dimensions intemporelles du fait littéraire (*grosso modo*, parler d'engagement reviendrait à s'interroger sur la portée intellectuelle, sociale ou politique d'une œuvre, sans autre précision).

Dès lors, et pour des raisons exposées dans le chapitre qui ouvre ce volume, il nous est apparu qu'il fallait réserver l'expression de « littérature engagée » au XX^e siècle (en gros, de l'affaire Dreyfus à nos jours) : c'est en effet durant cette période que cette problématique s'est développée et formulée précisément, qu'elle a pris cette appellation et qu'elle est devenue l'un des axes majeurs du débat littéraire. En procédant de la sorte, on évite l'indistinction qui guette la notion d'engagement et l'on se donne les moyens d'examiner en toute rigueur ce qu'elle recouvre et quelle a été son évolution. En revanche, et puisqu'il a toujours existé une littérature de combat et de controverse, et que certains de ses représentants ont parfois servi de modèles ou de

caution aux écrivains engagés de ce siècle, on parlera de « littérature d'engagement » pour désigner ce vaste ensemble transhistorique de la littérature à portée politique. Rhétorique dans un premier temps, cette solution élégante et commode met un peu d'ordre dans la vaste nébuleuse de l'engagement littéraire et offre à terme le moyen d'y introduire une relative cohérence.

Une autre constatation a également guidé notre approche : la notion d'engagement apparaît et se développe au moment où, précisément, l'engagement en littérature cesse d'aller de soi et où la « mission sociale » de l'écrivain ne constitue plus une évidence. En d'autres termes, la problématique de l'engagement surgit à partir d'un sentiment de manque ou de difficulté : la littérature, telle que la modernité la conçoit, n'est pas naturellement « branchée » sur le politique (elle n'est pas *a priori* un discours politique) et il n'est pas sûr qu'elle puisse facilement combler le fossé qui la sépare ainsi de l'univers social.

Envisagée sous cet angle, l'histoire de la littérature engagée n'est pas d'abord une histoire politique de la littérature, qui décrirait en priorité les choix idéologiques ou les affiliations politiques des écrivains (et, éventuellement, leur retranscription dans les œuvres) : ce travail, qui a déjà été fait dans les différentes histoires des intellectuels disponibles (il n'en manque pas de bonnes et d'accessibles : voir, par exemple, Ory et Sirinelli, 1986 ; Julliard et Winock, 1996 ; Winock, 1999), n'est pas l'objet privilégié de ce livre, même si cet aspect de la question sera régulièrement évoqué. Celle-ci se pose avant tout en termes littéraires et esthétiques : l'engagement implique en effet une réflexion de l'écrivain sur les rapports qu'entretient la littérature avec le politique (et avec la société en général) et sur les moyens spécifiques dont il dispose pour inscrire le politique dans son œuvre. Pour ne prendre qu'un exemple,

tous les genres n'ont pas semblé également propices à l'engagement, et les choix d'écriture ont varié fortement au cours du temps : Hugo puis Péguy ont pratiqué la poésie tandis que Sartre ou Barthes la jugeaient inengageable ; le roman à thèse barrésien a constitué un modèle de littérature engagée à la fois incontournable et très contesté ; l'essai a souvent servi de support à l'engagement, mais possède un statut littéraire incertain ; etc.

Afin d'aborder cet ensemble de questions avec rigueur et de dégager quelques lignes de fuite donnant une certaine cohérence à l'ensemble littéraire très disparate qui est notre objet, nous avons pris le parti d'accorder une importance centrale à la réflexion de Jean-Paul Sartre. Ce choix pourra paraître contestable ou excessif, dans la mesure où la figure de Sartre est aujourd'hui le repoussoir de bien des rancœurs ou même de fantasmes. Il n'en reste pas moins que *Qu'est-ce que la littérature ?* continue d'être le texte qui a envisagé le plus complètement la question de l'engagement en littérature : ses outrances et son dogmatisme même permettent d'identifier les arêtes les plus vives et les limites d'une démarche plus complexe qu'on ne le croit. De plus, Sartre est idéalement situé pour induire une relative unité dans l'histoire de la littérature engagée : loin d'être une attitude isolée et inédite, sa démarche est profondément imprégnée et orientée par l'expérience de ses prédécesseurs, tandis que son radicalisme a suscité par rapport à la question de l'engagement des critiques et des réévaluations décisives pour notre appréhension actuelle du phénomène.

Enfin, l'exposé procédera en trois temps : d'abord une réflexion théorique sur l'engagement littéraire, afin de fixer les coordonnées de cette problématique ; ensuite, une partie consacrée aux figures tutélaires de l'engagement, c'est-à-dire à des écrivains qui, de Pascal à Hugo,

ont été des points de référence ou des cautions pour les écrivains engagés du xx^e siècle ; pour finir, une histoire cursive de la littérature engagée, des suites de l'affaire Dreyfus à nos jours.

Le parcours ainsi proposé ne peut en aucun cas prétendre à l'exhaustivité et c'est à bon droit qu'on pourra regretter certaines absences ou certaines évocations trop rapides. La vocation synthétique de ce livre impliquait néanmoins que de tels choix soient opérés, afin de privilégier une mise en perspective cohérente du phénomène de l'engagement littéraire. C'est pourquoi, par exemple, le féminisme n'est nulle part abordé dans ces pages : il nous a semblé que l'importance du mouvement et la spécificité de ses enjeux méritaient mieux qu'un traitement superficiel et que cette problématique exigeait un examen particulier, que nous n'avions pas les moyens de faire ici. En recentrant le propos de la sorte, nous espérons avoir gagné en profondeur descriptive, sans restreindre pour la cause l'étendue du phénomène étudié.

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que la littérature engagée?

L'inscription historique de la littérature engagée

Avant même de s'attacher à définir en quoi consiste la littérature engagée, il convient de s'interroger sur l'inscription historique du phénomène : la description qu'on peut en proposer dépend au premier chef des repères chronologiques qu'on fixe pour en rendre compte. La notion de littérature engagée, de même que celle d'engagement, est en effet susceptible de deux acceptions qui, dans l'usage, sont rarement distinguées : la première tend à considérer la littérature engagée comme un phénomène historiquement situé, que l'on associe généralement à la figure de Jean-Paul Sartre et à l'émergence, dans l'immédiat après-guerre, d'une littérature passionnément occupée des questions politiques et sociales, et désireuse de participer à l'édification du monde nouveau annoncé, dès 1917, par la Révolution russe ; la seconde acception propose de l'engagement une lecture plus large et plus floue et accueille sous sa bannière une série d'écrivains, qui de Voltaire et Hugo à Zola, Péguy, Malraux ou Camus, se sont préoccupés de la vie et de l'organisation de la Cité, se sont faits les défenseurs de valeurs universelles telles que la justice et la liberté et ont, de ce fait, souvent pris le risque de s'opposer par l'écriture aux pouvoirs en place.

La littérature engagée peut donc être envisagée sous deux angles : soit elle est considérée comme un « moment » de l'histoire de la littérature française, c'est-

à-dire comme un courant ou une doctrine qui a connu son rayonnement le plus intense entre 1945 et 1955 avant de céder la place à d'autres conceptions ou pratiques de l'écriture littéraire, qui lui furent au moins partiellement opposées (le nouveau roman, la pensée structuraliste, la Nouvelle Critique, etc.); soit l'engagement en littérature fait figure de possible littéraire transhistorique, que l'on retrouve sous d'autres noms et sous d'autres formes tout au long de l'histoire de la littérature.

Avec une forte nuance interrogative, c'est vers cette dernière interprétation que semblait pencher Roland Barthes en 1960, qui écrivait dans un article consacré à Kafka :

Notre littérature serait-elle donc toujours condamnée à ce va-et-vient épuisant entre le réalisme politique et l'art-pour-l'art, entre une morale de l'engagement et un purisme esthétique, entre la compromission et l'asepsie? (Barthes, 1964 : 138.)

Certes, Barthes avançait cette alternance de l'art pur et de l'art social sans trop y croire, et en refusant en tout cas de s'en satisfaire. Mais son hypothèse, valable dans le cadre de la modernité littéraire, laisse néanmoins entrevoir que, pour le critique, la problématique de l'engagement dépasse de loin le seul courant incarné par Sartre et l'équipe des *Temps modernes*. Elle s'étend à l'ensemble de l'histoire littéraire et figure comme l'un des termes d'une alternative définissant les rapports possibles entre littérature et société (« réalisme politique » et « art-pour-l'art »; « morale de l'engagement » et « purisme esthétique »). La proposition de Barthes présente ainsi le double avantage d'inscrire la question de l'engagement dans la longue durée et d'en faire un possible littéraire fondamental. Quels que soient la commodité et l'attrait de cette hypothèse, on doit néan-

moins se garder d'en surfaire la portée et la pertinence : à trop vouloir la suivre, on court le risque de réduire l'histoire de la littérature à un balancement mécanique entre art pur et art social, à un mouvement d'alternance cyclique entre deux possibles littéraires toujours identiques, ce qui reviendrait à produire de la littérature et de son évolution une vision par trop simpliste.

Aussi, pour traiter la question de l'engagement dans la longue durée tout en respectant les singularités historiques de chaque période, faut-il plutôt renverser la perspective adoptée par Barthes et partir de la littérature engagée, telle qu'elle s'est présentée au *xx^e* siècle : en se discutant et en se définissant au cours de ce siècle, l'engagement a pris une valeur transhistorique et il est devenu un possible littéraire susceptible de s'appliquer à d'autres moments ou d'autres époques de l'histoire littéraire. C'est donc à partir de la manière dont il a été pensé par Sartre et ses contemporains qu'on peut essayer de remonter dans le temps et examiner de quelle façon des écrivains ou des hommes de lettres ont voulu développer une conception et une pratique « engagées » de l'écriture, en des temps où la notion d'engagement n'existait pas comme telle.

On l'aura donc compris : pour nous, la littérature engagée apparaît d'abord comme historiquement située. Si sa phase de forte émergence date de la fin de la Seconde Guerre, le phénomène couvre cependant une période plus longue. La question de l'engagement a en effet littéralement obsédé les générations d'écrivains qui se sont succédé depuis la Grande Guerre, au point qu'on peut considérer qu'elle a été au cœur du débat littéraire au *xx^e* siècle et qu'elle en a constitué l'axe structurant majeur. L'apparition de la littérature engagée, dans la configuration spécifique qui fut la sienne au cours de ce siècle, a été déterminée par la conjonction singulière de trois facteurs :

1°) L'apparition, aux alentours de 1850, d'un *champ littéraire autonome*, indépendant dans son principe et dans son fonctionnement de la société générale et des instances de pouvoir qui la régissent, les écrivains ne se soumettant désormais qu'à la juridiction de leurs pairs. Ce phénomène d'autonomisation, que Pierre Bourdieu a abondamment décrit et analysé (Bourdieu, 1971, 1991, 1992), a eu plusieurs conséquences : pour constituer la littérature en un repli spécialisé du social, les écrivains ont adopté une série d'attitudes et de postures destinées à les distinguer du commun des hommes et à les regrouper au sein d'une aristocratie symbolique ; ils ont également élaboré des « règles du jeu » littéraire propres à assurer et à faire reconnaître la spécificité de leur activité. Toutes ces mesures ont eu pour effet d'établir une coupure très forte entre la littérature et la société générale, la première relevant d'une logique qui prend le contre-pied de celle qui a cours dans la seconde. Cette clôture du champ littéraire s'est notamment affirmée dans la distance prise par l'écrivain avec l'actualité politique et sociale et dans la focalisation de son activité sur le travail de la forme, seul capable de garantir la spécificité et l'autonomie de sa pratique. S'instaure donc vers 1850 une vision de la littérature, qui a pris nom de modernité, en vertu de laquelle l'écrivain refuse de se sentir redevable ou solidaire de la société générale et, partant, de prendre part aux débats et aux luttes qui l'agitent, cette position de retrait s'assimilant peu ou prou à celle de l'art-pour-l'art que Barthes opposait à l'engagement.

2°) L'apparition, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, d'un nouveau rôle social qui se situe aux marges de la littérature et de l'Université, celui de l'*intellectuel*. Christophe Charle (1990 : *Naissance des « intellectuels »*) a bien montré comment la fonction intellectuelle s'était constituée et avait acquis ses lettres de noblesse à

TROISIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ENGAGÉE
SOUS LE RÉGIME DE LA MODERNITÉ

Chapitre XI.	L'affaire Dreyfus : le retour du politique	202
	1. De Zola à France : le dreyfusisme « organique »	210
	2. Barrès et l'antidreyfusisme	216
	3. Péguy, l'irrégulier	222
Chapitre XII.	Le laboratoire de l'entre-deux-guerres	228
	1. Surréalisme et révolutionnarité	233
	2. André Gide et la tentation de l'engagement	237
	3. Les contraintes de la littérature militante	241
	4. La littérature de bonne volonté	247
	5. Malraux, le compagnon de route exemplaire	251
	6. La droite littéraire, de l'Action française au fascisme	255
Chapitre XIII.	L'apogée sartrien	259
	1. Les conséquences de la guerre	259
	2. La synthèse sartrienne	264
	3. Une littérature introuvable ?	268
	4. Les résistances à Sartre	273
Chapitre XIV.	Le reflux de l'engagement	280
	1. Sous le signe de Barthes	285
	2. Théoricisme et contre-culture	292
	3. Un engagement à la fois impossible et nécessaire	296
Bibliographie		303
Index		311

Points Essais série « Lettres »

DÉJÀ PARUS

Le Siècle des moralistes
Bérenghère Parmentier

Les Romanciers du réel
De Balzac à Simenon
Jacques Dubois

Questions de littérature générale
Emmanuel Fraisse et Bernard Mouralis

Le Théâtre romantique
Histoire, écriture, mise en scène
Florence Naugrette

Poétique de l'ironie
Pierre Schæntjes

Poésie et renaissance
François Rigolot

À PARAÎTRE

Le Récit de voyage au XX^e siècle
La distance critique
Gérard Cogez

La Poésie en France au XIX^e siècle
J.-P. Bertrand et P. Durand

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2000 – N° 36158-4 (130669)
IMPRIMÉ EN FRANCE